

Journées professionnelles des 24 et 25 janvier 2002

**Direction des collections
Département des estampes et de la photographie
Laure Beaumont-Maillet**

Le projet de numérisation de la collection Gaignières

La Bibliothèque nationale conserve ce qui reste de l'extraordinaire collection rassemblée à la fin du XVIIe siècle par François-Roger de Gaignières.

« Cet amateur disposait d'une très modeste fortune, mais il était animé d'un zèle plus puissant que l'argent » (Léopold Delisle). Issu d'une famille bourgeoise originaire du Lyonnais, Gaignières fut nourri de l'esprit de son temps. D'une manière générale, le XVIIe siècle est l'époque d'une prise de conscience historique. C'est aussi le moment où la recherche iconographique devient une branche de l'érudition : il n'est que de citer les noms de Fabri de Peiresc, qui entreprit de recueillir les dessins d'objets d'art aujourd'hui conservés au département des Estampes et de la Photographie, et de Michel de Marolles, dont la collection de gravures constitue le cœur de ce département. On pourrait aussi parler des travaux des Bénédictins, et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont la fondation par Colbert en 1663 illustre ces nouvelles préoccupations scientifiques.

Sans cette curiosité ambiante pour le texte historique et le document iconographique, Gaignières n'aurait probablement pas accompli le travail dont nous lui sommes redevables aujourd'hui.

Son père avait été secrétaire du duc de Bellegarde, gouverneur de Bourgogne, puis était passé au service d'Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, le fameux « Cadet la Perle ». Il entra lui-même au service de la maison de Guise, comme écuyer, et la majeure partie de sa vie se passa auprès de Marie de Lorraine, dite « Mademoiselle de Guise » qui le fit gouverneur de Joinville, tâche purement honorifique. Il fut probablement instituteur des enfants de France, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry.

Depuis son âge le plus tendre, Gaignières s'intéressait à l'histoire en général, et à la généalogie des grandes familles en particulier. Il acquit rapidement une solide réputation d'érudit, réunissant ou faisant copier des documents, des sceaux, tout ce qu'il pouvait découvrir de monuments funéraires et de vitraux dans les églises, de tapisseries dans les châteaux, de blasons dans les chartriers. Habitué à vivre dans le grand monde (sa correspondance prouve des liens avec le maréchal de Noailles, Bussy-Rabutin ou madame de Montespan, bon nombre d'intendants de provinces ou de prélats), il utilisait ses relations pour constituer sa collection. Il partait en campagne avec son valet de chambre paléographe, Barthélemy Rémy, lequel se passionnait pour les études historiques auxquelles son maître l'associait, et avec son dessinateur, Louis Boudan. Chaque fois qu'il repérait un monument, un vitrail, un tombeau, une vue de ville ou de château qui lui semblait de quelque intérêt, il en faisait faire une esquisse sur le lieu même, que Boudan mettait au net en rentrant à Paris. Afin de rendre ses voyages plus fructueux, Gaignières se munissait de recommandations ministérielles auprès des intendants de provinces. Mais ceux qui comprirent le mieux les services que Gaignières pouvait rendre à l'histoire et à l'archéologie furent les Bénédictins de Saint-Maur. Ils lui apportèrent le concours le plus empressé en recueillant pour lui gravures, jetons, documents... Gaignières fréquentait assidûment les réunions savantes des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, et y rencontrait Mabillon, qui en était l'âme.

Gaignières réussit à rassembler dans son logement de l'hôtel de Guise (aujourd'hui situé dans les emprises des Archives nationales) puis dans sa maison de la rue de Sèvres, une collection considérable, qui se divisait en plusieurs branches : costumes, portraits tapisseries, sceaux, mais surtout tombeaux, vues de monuments et de villes.

On ignore quel était son but profond. L'hypothèse a pu être avancée qu'il rêvait d'écrire une histoire des rois de France, composée non seulement de textes, mais aussi de documents figurés, et que la difficulté matérielle de mener à bien un tel projet le fit renoncer à

l'entreprendre. Il est à signaler l'usage que fit Bernard de Montfaucon de ses recueils : les trois quarts des planches de ses *Monuments de la monarchie française* (1729) en sont tirés.

A défaut de laisser un ouvrage fondamental, Gaignières avait réussi à constituer un vaste musée à la disposition du public, parisien ou de passage. Quiconque avait besoin de consulter ses portefeuilles était accueilli avec bienveillance et courtoisie. La réputation de ce musée était très étendue, et les guides de voyageurs en recommandaient la visite.

Aujourd'hui la démarche de Gaignières, qui a dressé en quelque sorte un état du patrimoine de la France autour de 1700, nous paraît d'une incroyable modernité : elle préfigure ce qu'est l'Inventaire des monuments et richesses d'art de la France. Il fit à Louis XIV, en 1703, par l'intermédiaire de Pontchartrain, cette proposition surprenante : créer un office royal d'inspecteur des monuments historiques. Pénétré de douleur à la vue de l'état d'abandon dans lequel se trouvaient les vestiges du passé (y compris, fait tout à fait inhabituel pour son siècle, les témoins de l'art médiéval, qu'on regardait alors comme le produit de l'ignorance et de la barbarie) il rédigea un mémoire dans lequel il exposait tout un plan de conservation pour les monuments remarquables. Il préconisait de convertir en un service public pérenne, nanti de la protection officielle et, cela va sans dire, de moyens accrus, la mission qu'il avait accompli en simple amateur, avec des ressources bornées. Mais la rigueur des temps (on était alors en pleine guerre de Succession d'Espagne) anéantit ce rêve. Il fallut attendre le XIXe siècle pour voir se créer, en 1837, un Comité historique des Arts et Monuments. On ne pourra que constater le caractère prémonitoire du projet de Gaignières, qui occupe donc une place éminente dans l'histoire de notre patrimoine.

Gaignières vieillissant se soucia de transmettre à la postérité la masse de documents qu'il avait rassemblée. Il céda sa collection au roi en 1711 moyennant une somme modique et une petite rente viagère, alors que Guillaume III d'Angleterre lui faisait des offres alléchantes. Dès lors sa vie devint un enfer : on le soupçonnait de favoriser ses proches, ses domestiques, et il

Bibliothèque nationale de France

termina ses jours dans une maison aux fenêtres grillagées, aux portes cadenassées, le 27 mars 1715.

Le généalogiste des ordres du roi, Clairambault, transféra la collection dans sa maison de la place des Victoires et en entreprit le dépeçage. Nombre de peintures furent vendues aux enchères, avec les porcelaines et les médailles, le 27 mars 1717. L'admirable portrait sur panneau de chêne de Jean le Bon par Girard d'Orléans, actuellement en dépôt au musée du Louvre, fut dit-on soustrait de la vente au dernier moment, sur ordre du Régent.

Aujourd'hui ce qui reste de la collection Gaignières est conservé au département des Estampes et de la Photographie (6577 dessins de topographie, de tombeaux, de portraits, de costumes) et au département des Manuscrits (728 dessins de tombeaux et d'épithaphes recensés à la fin du XIXe siècle, en fait une quantité non dénombrée d'esquisses éparses).

Il convient de signaler que 1982 dessins de tombeaux volés à la Bibliothèque royale à la fin de l'Ancien Régime sont passés en Angleterre et ont été légués par Richard Gough en 1809 à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Des calques en furent exécutés à partir de 1860 par le peintre Jules Frappaz.

La Bibliothèque nationale de France, en collaboration avec l'Institut national d'Histoire de l'Art, projette de numériser l'ensemble des dessins de la collection Gaignières, aussi bien ceux qu'elle conserve que ceux d'Oxford.

Chaque dessin fera l'objet d'une notice détaillée dans la base BN-OPALINE, notice qui indiquera le lieu de conservation du monument ou des fragments du monument quand il en subsiste. La bibliographie sera soigneusement tenue à jour.

Cette base ainsi que la totalité des images numérisées devraient être accessibles sur Internet vers 2005.